

## Regine Blumen

### Wartime Experience: Concentration Camp Survivor

I was born Goldberg on 3 September 1920 in Magdebourg, Germany. My parents, Zelma Goldberg and Hanna Rose Silberstein, were born in Poland,. They were small traveling salesmen who later owned a store. My parents, my older sister Lisbeth, and I fled Germany in 1933, leaving behind furniture, linens and everything that had constituted our universe until then. We arrived in Paris without any knowledge of French and one suitcase each. We lived in a single room. I was thirteen years old and my sister and I began apprenticeships. My father had problems in French and we had many difficult years.

The war came in 1939. I met my husband, Maurice Blumen, a student in Paris of Romanian origin. He left as a foreign volunteer in the French Army. He was taken prisoner and would not return until 1945. My parents and I left Paris for Toulouse where we had family, but after several months we were investigated by the French police as foreign Jews. We returned to Paris.

My daughter Sophie was born in 1941. In 1942 the large roundups of Jews began. We hid ourselves moving from hiding place to hiding place. As a wife of a prisoner, I was theoretically safe from all harm. Coming to Paris looking for food supplies, I was arrested in a French police roundup. I stayed three days at Drancy, then was deported in convoy #68 on 7 February 1944. We arrived in Auschwitz on the 10th of February in the earlier morning after three days cramped in a cattle car, with women, children, and elderly. On arrival to the train platform, already exhausted, we were hit, while dogs and their S.S. masters howled. We abandoned everything there and were herded into two lines. Of the fifteen hundred people in the convoy we were saved by the selection of sixty women and ninety men. Of our convoy only three women are alive today. Heads shaved, nude, our clothing confiscated they gave us rags; they tattooed us like cattle; they tattooed on my left arm the number 75350. Placed in quarantine, five sleeping on a plank, all we were fed for a whole day was a piece of bread and clear soup from which the only solid pieces were already removed by the block overseers.

At the end of quarantine, I was assigned to work outside in excavation and other hard labor. Awoken at three in the morning for a roll call without end, which was repeated nonstop until 7 a.m., the time at which we left for work until night. All of this with beatings and abuse with or without pretext. In spite of the dangers, which I knew, by force of will I endured. There was a selection every day, which sent to death the deportees, judged unusable. With a lot of luck I got out after eight days and I entered a block designated to work in a munitions factory called Union. Despite the infernal rhythm, we were sheltered from the inclement weather. Under those conditions there was no hygiene. It was hell on earth.

We left Auschwitz, on foot without shoes, the 18th of January 1945, under the blows and insults of our SS guards who were fleeing in advance of the red Army. With temperatures –20 to –30 degrees C this became the famous long march of death lasting three days and three

nights without any food or drink. Those that could not march were killed on the spot. At the end of three days they crammed us into narrow freight cars in an indescribable pile. We wandered in this way from station to station with the SS trying to get us placed in already full camps for the next eight days. In this way we arrived at Ravensbruck where we were able to be in a tent on the ground. We then left for Neustadtglewe where we were placed in a barn while waiting for a place in the camp. We were covered with lice. In this last camp we were in barracks on the ground and still with very little food. We didn't work anymore but were totally destroyed by the trials that we had just survived by sheer force of will. A few more days and we would all have been dead. It was the Russian advance forces that liberated us. We hastened to reach the American lines.

Returning to Paris, emaciated and unrecognizable, I happily found my daughter, my parents and finally my husband who had returned from captivity. We had to reconstruct our lives. I worked at home. My husband couldn't restart his studies. Our son was born in January 1947.

Today I live in Paris surrounded by my daughter and son. Both are married and I have four grandchildren. My husband died in September 1997 at the age of 84.

---

### **Régine BLUMEN**

Mon nom est Régine Blumen, née Goldberg le 3 septembre 1920 à Magdebourg en Allemagne. Mes parents étaient nés en Pologne, Zelma Goldberg et Hanna Rose Silberstein. Ils étaient de petits commerçants ambulants qui sont devenus propriétaires d'un magasin par la suite. Mes parents, ma sœur aînée Lisbeth et moi avons fui l'Allemagne en 1933 laissant derrière nous les meubles, le linge et tout ce qui avait constitué notre univers jusqu'à la. Nous sommes arrivés à Paris sans aucune connaissance de la langue française, avec une valise chacun. Nous avons vécu dans une seule pièce. J'avais treize ans et ma sœur et moi avons commencé à travailler comme apprentis. Mon père avait du mal avec le français et nous avons vécu des années difficiles.

La guerre a éclaté en 1939. J'ai rencontré mon mari, Maurice Blumen, un étudiant d'origine roumaine qui étudiait à Paris. Il est parti comme engagé volontaire étranger dans l'armée française. Il a été fait prisonnier et n'est pas revenu avant 1945. Mes parents et moi avons quitté Paris pour Toulouse où nous avions de la famille, mais après plusieurs mois nous avons fait l'objet, par la police française, d'une enquête en tant que juifs étrangers. Nous sommes retournés à Paris. Ma fille Sophie est née en 1941. En 1942 de grandes rafles ont commencé. Nous nous sommes cachés passant d'une cache à une autre. En tant que femme de prisonnier, j'étais théoriquement à l'abri de tout danger.

Alors que je faisais des courses alimentaires à Paris, je fus arrêtée lors d'une rafle organisée par la police française. Je suis restée trois jours à Drancy, puis déportée par le convoi 68 le 7 février 1944. Nous sommes arrivés à Auschwitz le 10 février au petit matin après trois jours entassés dans un wagon à bestiaux avec des femmes, des enfants et des personnes âgées. En arrivant

sur le quai, déjà épuisés, nous avons été frappés pendant que des chiens et leurs maîtres SS hurlaient. Sur les 1500 personnes du convoi seulement soixante femmes et quatre-vingt-dix hommes furent sélectionnés. De ce convoi il ne reste aujourd'hui que trois femmes encore en vie. Les têtes rasées, nues, nos vêtements confisqués, ils nous donnèrent des haillons ; ils nous ont tatoués comme du bétail ; je fus tatouée sur le bras gauche, le numéro 75350. Placées en quarantaine, dormant à cinq sur une planche, la seule nourriture qui nous était donnée par jour était un morceau de pain et un bouillon clair dont les éléments solides avaient déjà été prélevés par les surveillantes du baraquement.

A la fin de la quarantaine, je fus assignée à un travail de creusage dehors et à d'autres travaux durs. Réveillées à trois heures du matin par un appel interminable, qui était répété sans cesse jusqu'à 7 heures du matin, heure à laquelle nous partions travailler jusqu'à la nuit. Tout cela en étant battues et maltraitées avec ou sans raison. Malgré les dangers, que je connaissais et par la force de ma volonté j'ai résisté. Il y avait une sélection chaque jour qui envoyait à la mort les déportés jugés inutilisables. Avec un peu de chance au bout de huit jours je pus entrer dans un block destiné à travailler pour une usine de munitions, appelée Union. Malgré le rythme infernal, nous étions protégées du temps peu clément. Nous survivions sans savon et sans eau. Il n'y avait pas d'hygiène. C'était l'enfer sur terre.

Nous avons quitté Auschwitz à pied, sans chaussure, le 18 janvier 1945 sous les coups et les insultes de nos gardes SS qui fuyaient devant l'avancée de l'armée russe. Avec des températures inférieures à - 20 et -30 degrés, cela devint la fameuse longue marche de trois jours et de trois nuits sans nourriture ni rien à boire. Nous avançons. Ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient tués immédiatement. A la fin des trois jours, ils nous entassèrent en piles indescriptibles dans d'étroits wagons de marchandise. Nous errions ainsi de gare en gare avec les SS qui essayaient de nous placer dans des camps déjà pleins. C'est ainsi que nous sommes arrivés à Ravensbrück où nous fumes entassés dans une tente à même le sol. Puis nous sommes partis pour Neustadtglewe où l'on nous mis dans une ferme en attendant de la place dans un camp. Nous étions couvertes de lentes. Dans ce dernier camp, nous étions dans des baraques à même le sol avec très peu de nourriture. Nous ne travaillions plus, nous étions totalement détruites par les épreuves auxquelles nous avons survécu par la force de notre volonté. Quelques jours de plus et nous serions toutes mortes. Ce furent les forces russes qui nous libérèrent. Nous nous sommes hâtées de rejoindre les lignes américaines.

De retour à Paris, émaciée et méconnaissable, je retrouvais ma fille, mes parents et finalement mon mari qui était revenu de captivité. Nous avons dû reconstruire nos vies. Je travaillais à la maison. Mon mari ne put pas reprendre ses études. Nous eûmes un fils en janvier 1947.

Aujourd'hui je vis à Paris, entourée de ma fille et de mon fils, tous les deux sont mariés et j'ai quatre petits enfants dont deux sont mariés. Mon mari est décédé en septembre 1997 à l'âge de 84 ans.